

S U Z A N N E
A U B R Y

Ma VIE
est entre tes
MAINS

Libre  Expression

S U Z A N N E
A U B R Y

Ma VIE
est entre tes
MAINS

PROLOGUE

*Vendredi 4 avril 1997, un peu avant l'aube
Cimetière Saint-Jean-Baptiste, près de la route 75, Manitoba*

La pelle s'enfonce dans le sol, soulevant une poignée de terre qui atterrit sur un monticule déjà élevé. Fred Pothié se redresse, une cigarette éteinte au coin de la bouche. Il est en sueur, bien qu'il fasse froid. Une brume grisâtre enveloppe les monuments funéraires qui ressemblent à de petits fantômes. Il jette un coup d'œil à la fosse vaguement éclairée par une lampe de poche qu'il a déposée sur le sol. Presque six pieds. Il enlève sa casquette, découvrant des cheveux drus et noirs, essuie son front avec sa manche, remue ses doigts engourdis malgré ses gants. Il donnerait cher pour être chez lui, même si ce n'est qu'une bicoque mal chauffée, avec une toilette dont l'eau a gelé la nuit dernière, l'obligeant à se servir de l'ancienne chiotte, située au fond de la cour devenue un vrai dépotoir au fil des ans : un vieux bain rouillé, un téléviseur dont il a brisé l'écran un soir de beuverie, des monceaux de canettes de bière vides, des boîtes de pizza moisies. Les voisins se plaignent, il a reçu des avertissements de la municipalité, mais il s'en fout. C'est sa cour, il a le droit d'y jeter ce qu'il veut, c'est la seule liberté qu'il lui reste. Il crache le mégot et recommence à pelleter, pesant contre le froid et la terre trop dure.

Soudain, il entend un crissement de pneus et un froissement de tôle. Le son strident d'un klaxon déchire l'air. Il laisse tomber sa pelle, saisit sa lampe de poche et s'élance

vers la route. Une voiture à moitié renversée dans un fossé apparaît dans le brouillard. Une fumée blanche s'échappe du capot. Fred traverse la route en courant. Le son du klaxon s'amplifie tandis qu'il s'approche du véhicule, dont le pare-brise est légèrement embué. Il frotte la vitre avec sa manche et braque sa lampe. Un homme aux cheveux blonds est assis sur le siège du conducteur, la tête sur le volant. Un filet de sang coule sur sa tempe gauche. Le siège du passager est vide, et la portière, grande ouverte. Le fossoyeur contourne la voiture par l'avant et aperçoit le corps d'un deuxième homme, étendu sur le ventre, dans le fossé. Fred se penche vers lui, éclaire son visage. *Michel Perreault*. Il ne le connaît pas beaucoup, mais il a fréquenté l'école Saint-Jean-Baptiste quelques années avant lui et il le croise de temps à autre à Saint-Boniface. Il tente de le retourner, mais le jeune homme geint de douleur. *Ne le touche pas. Il ne faut pas bouger les blessés*. Il a entendu ça dans *America's Wildest Police Chases*, qu'il regarde assidûment sur sa nouvelle télé, qui lui a coûté presque tout son salaire d'une semaine. Il se redresse, ne sachant que faire. C'est alors qu'il avise un revolver, à quelques pieds du blessé. Il a la tentation de le prendre, mais change d'idée. *Ne touche à rien*. En levant les yeux, il distingue une silhouette affalée sur la banquette arrière. Il s'en approche et reconnaît Léo Labrecque. Ce dernier est immobile et pâle comme la mort. Une tache sombre s'élargit en étoile sur son épaule droite.

Fred sent la peur lui nouer le ventre. L'envie de fuir est si forte qu'il se met à courir, mais un reste de sens civique le fait revenir sur ses pas. Il ne peut pas laisser ces pauvres gars crever sans bouger le petit doigt, il faut prévenir la police. L'idée qu'il pourrait passer à la télé et devenir un héros lui effleure l'esprit. *Grâce à Fred Pothié, trois hommes victimes d'un grave accident sont sauvés*. Il regarde autour de lui, mais la route est déserte. La ferme la plus proche, celle des Perreault, est à trois ou quatre kilomètres de là. Il décide de s'y rendre dans son vieux pick-up. Une fois à la ferme, il pourra avertir les parents de Michel que leur fils a eu un accident.

Au moment de retraverser la route, il entend un grincement sec. Le bruit provient de l'arrière de la voiture. Il

marche dans cette direction. Le hayon du coffre s'est entrouvert. Il s'en approche, le cœur battant. Il hésite, puis le soulève entièrement. Il aperçoit un sac de sport et l'ouvre. À l'intérieur, trois cagoules, deux fusils et un serpent en métal pour crocheter une serrure. Au fond du coffre, un gros sac à ordures, attaché par un nœud. *Un cadavre*, pense Fred avec un frisson d'horreur mêlé d'excitation. La curiosité l'emporte sur la crainte. Il fouille dans une poche de son coupe-vent défraîchi, en sort un canif et tranche le nœud. Il regarde à l'intérieur du sac. Ce n'est pas un cadavre, mais des billets de banque, à ras bord, des billets de toutes les couleurs, comme dans un jeu de Monopoly. Un rire incrédule lui monte à la gorge. Il entend soudain le grondement lointain d'un moteur. Deux phares balayaient la route au loin, perçant les derniers lambeaux de brume.

Sans réfléchir, Fred enfouit sa lampe de poche dans son coupe-vent, empoigne le sac. Celui-ci est lourd, mais le fossoyeur, sous l'effet de l'adrénaline, ne sent même pas l'effort. Un bref remords le gagne lorsqu'il pense aux trois hommes blessés, puis il secoue la tête. Ils seront secourus par l'autre conducteur. Il traîne sa charge jusqu'au cimetière, puis se retourne et distingue les contours d'un camion qui se rapproche. Pris de panique, il tire le sac jusqu'à la fosse qu'il vient de creuser et le fait rouler dans le trou. Il saisit sa pelle. Une première motte de terre atterrit dans la fosse avec un bruit mat. Il travaille avec frénésie, recouvrant le trou juste assez pour dissimuler le sac. L'inhumation du maire du village, Roméo Demers, est prévue à onze heures, ce matin. Il lui faudra récupérer l'argent avant l'enterrement.

Fred, suant à grosses gouttes, n'a que le temps de lancer une dernière pelletée de terre lorsque le camion s'arrête derrière la voiture accidentée dans un crissement de roues. Les phares, toujours allumés, jettent une lueur jaunâtre sur le coffre ouvert. Un homme bien charpenté descend du véhicule. Fred, malgré la distance, croit reconnaître le chauffeur. Mort de peur, il saisit sa pelle et se réfugie dans le cabanon jouxtant le cimetière, qui sert à ranger les outils. Il éteint sa lampe de poche et reste debout dans la pénombre, le

souffle court, grelottant. Il attend, priant pour que Maurice Perreault ne l'ait pas aperçu en train de remplir la fosse et ne traverse pas la route pour lui demander de l'aide. La pensée de la fortune enfouie dans le trou lui donne un regain de courage. Bientôt, sa vie de misère sera chose du passé.

PREMIÈRE PARTIE

LA FUITE

*Lundi 21 mars 2011, fin de l'après-midi
Parc La Fontaine, Montréal*

Michel Sauvé courait depuis près d'une heure. Une vapeur blanche sortait de sa bouche. Il faisait froid pour le mois de mars, le parc était presque désert. Un vieil homme, assis sur un banc,  miettait un quignon de pain et le jetait aux pigeons. La surface glacée de l'étang, striée de traces bleu-t es, scintillait dans la lumière déclinante. Un sentiment de paix l'envahit, comme chaque fois qu'il courait. Il oubliait tout, son travail, sa famille. Surtout, il s'oubliait lui-même. Son identité se dissolvait dans l'étang, se dispersait à travers les arbres, dont les branches noires se déployaient dans le ciel comme un éventail. Il sentait les cailloux rouler sous ses pieds, respirait l'air astringent à pleins poumons. Ne plus être personne, enfin, pendant une parenthèse de quarante-cinq minutes. Ne plus avoir de passé ni d'avenir. Juste un présent, dans la clarté irisée de la tombée du jour.

Deux jours auparavant, il avait trouvé Jérémie par terre, dans sa chambre, baignant dans son sang. L'adolescent de seize ans avait tenté de se suicider en se tailladant les poignets avec un couteau qu'il avait sans doute chip  à la cafétéria et dissimulé dans son chandail, après le déjeuner. Michel avait aussitôt alerté Xavier Guillaume, le directeur du centre, puis déchiré un drap et improvisé un garrot pour arrêter le sang en attendant l'arrivée de l'ambulance. Le garçon avait été transport  à l'hôpital. Lorsque Michel était entré dans la

petite chambre d'un jaune criard, il avait regardé la forme frêle du garçon étendu sur un lit blanc, près de la fenêtre. Son visage blême et chiffonné semblait écrasé par tout ce jaune qui l'entourait. Ses poignets étaient pansés. Michel s'était assis près de l'adolescent.

— T'aurais dû me laisser crever, avait murmuré Jérémie.

Michel n'avait pas répondu tout de suite, réfléchissant aux mots qui pourraient apaiser le jeune homme, jeter un pont, aussi fragile soit-il, entre celui-ci et les bien-portants, les bien-nantis, ceux qui ont une famille aimante, de bons amis, de bons résultats scolaires, un avenir doré.

— Ça fait pas partie de ma définition de tâches.

Un faible sourire avait étiré les lèvres minces du garçon. Michel s'y était accroché, guettant le moindre signe de communication, le plus petit indice de retour à l'humanité.

— Pourquoi t'es venu me voir ?

— Parce que t'es important pour moi.

— *Pourquoi ?*

Jérémie ne pouvait pas croire que quelqu'un puisse tenir à lui. Battu et agressé sexuellement par son père, ballotté depuis l'âge de sept ans d'un foyer d'accueil à un autre, il avait fini par commettre des larcins, puis des crimes plus graves, dont un vol de dépanneur qui avait mal tourné.

— Pourquoi je suis important pour toi ? avait insisté Jérémie.

— Parce que tu me fais penser à moi, à ton âge.

Michel avait éprouvé la même révolte, le même mal de vivre, cette soif d'affection, ce trou dans le cœur. Lui aussi avait commis l'irréparable et, depuis ce temps, il essayait d'oublier, de juguler les remords, de les enfermer dans un tiroir qu'il tentait de ne jamais ouvrir. Mais le passé ne meurt jamais, il s'est insinué dans ses veines, dans sa tête, dans ses rêves.

Hôpital Royal Victoria, Montréal

Émilie prit la température de sa patiente, une femme d'une quarantaine d'années dont le crâne rond et lisse luisait dans la lumière crue du plafonnier. La photo d'une jeune adolescente était scotchée sur le mur en face du lit. La femme leva les yeux vers l'infirmière. Elle avait le regard transparent de quelqu'un qui a beaucoup souffert.

— Je fais de la fièvre ? demanda-t-elle d'une voix qu'elle tentait de raffermir.

— Votre température est normale, madame Grenier. Pas de fièvre. C'est bon signe.

— Avez-vous eu les résultats de mes derniers tests sanguins ?
Émilie acquiesça.

— Les comptes n'ont pas encore remonté, mais vos traitements de chimio datent seulement d'hier, il faut plusieurs jours avant que les globules rouges se régénèrent.

Mme Grenier continuait à la fixer, comme pour s'assurer que l'infirmière lui disait la vérité. Émilie avait vu si souvent ce regard rempli d'espoir et de doute...

— Vous dites ça pour me rassurer ?

— Ça va faire bientôt sept ans que je travaille ici. Beaucoup de mes patients s'en sont sortis.

— J'ai fait des recherches sur Internet. J'ai des anomalies chromosomiques défavorables, mon nombre de globules

blancs est supérieur à cent mille. Je suis un « mauvais cas », comme on dit.

Émilie connaissait ces données par cœur, mais refusait de leur accorder de l'importance. *Surtout maintenant. Depuis que la Terre a arrêté de tourner. Que toutes mes certitudes se sont envolées.*

— Vous n'êtes pas une statistique, madame Grenier.

La porte s'ouvrit. Une jeune fille d'environ douze ans entra dans la chambre. La patiente tourna la tête dans sa direction. Un sourire illumina ses traits émaciés.

— Delphine, murmura-t-elle, quelle belle surprise !

Elle s'empressa de nouer un foulard autour de sa tête. Elle ne voulait pas que sa fille voie son crâne nu. L'adolescente, l'air intimidé, s'avança vers le lit. Elle portait un anorak et un sac d'école sur le dos. Une longue frange lui couvrait les yeux. Émilie lui sourit à son tour.

— Bonjour, Delphine. T'es-tu lavé les mains avant d'entrer ?

La jeune fille acquiesça. Sa mère lui fit signe d'approcher et dut s'appuyer sur les montants du lit d'hôpital pour pouvoir l'embrasser. Dans son geste, elle déplaça un fil, ce qui déclencha une sonnerie. L'adolescente jeta un regard anxieux à l'infirmière, qui s'empressa de la rassurer.

— Ce n'est rien. Le fil du cathéter s'est déplacé.

Émilie le remit en place et la sonnerie cessa.

— Enlève ton manteau, ma chouette, tu vas avoir chaud, suggéra sa mère.

Delphine obéit, le déposa sur le dossier d'une chaise dont le siège en cuirette était fendu, laissant échapper de la rembourrure, puis s'assit. Elle resta là, sans rien dire, la tête baissée, repoussant ses mèches de cheveux d'un geste furtif. Sa mère l'observait avec une tendresse inquiète.

— Ta frange commence à être longue, tu pourrais demander à ta tante Marie-Ève de la couper.

— Ça me dérange pas.

Le silence s'installa, ponctué par le son des appels grésillant sur l'interphone. Delphine leva les yeux vers l'horloge murale.

Émilie les laissa discrètement pour faire la tournée de ses autres patients, mais la pensée de Mme Grenier ne la quittait

pas. Cette dernière lui avait confié que son mari l'avait laissée peu après qu'elle lui eut annoncé le « verdict », comme elle nommait le diagnostic de leucémie. Il avait accepté un poste à Toronto et n'avait pas donné signe de vie depuis son départ, sauf quelques courriels ou textos, dans lesquels il ne mentionnait pas sa nouvelle adresse et se contentait d'écrire des généralités, sans donner de détails sur sa nouvelle vie. « Quel salaud ! » s'était spontanément exclamée Émilie, en s'excusant aussitôt. Mme Grenier avait dit, avec le sourire caustique qu'elle employait comme un bouclier : « J'aurais peut-être fait la même chose à sa place. » Mais Émilie était convaincue du contraire. Elle ne connaissait sa patiente que depuis quelques mois, mais suffisamment pour savoir que ce n'était pas le genre de personne à abandonner quelqu'un en détresse. Le regard tendre qu'elle posait sur sa fille, sa sensibilité à fleur de peau, son attention aux autres, malgré sa maladie, dénotaient un caractère doux et altruiste. Émilie n'avait pas cette douceur, cet altruisme. Si son mari l'abandonnait, elle serait incapable de lui pardonner. L'évocation de Michel la plongeait dans un désarroi sans nom. N'était-ce pas ce qu'elle-même s'appropriait à faire ?

Émilie revint dans la chambre 817 une demi-heure plus tard. Delphine était partie. Mme Grenier s'étirait pour prendre un mouchoir. La douleur lui donnait un teint de cendre. Elle se tamponna les yeux.

— Ma fille s'ennuyait à périr. Elle refusait de me regarder. Elle n'arrêtait pas de fixer l'horloge.

— Ce n'est pas parce qu'elle s'ennuie. Elle a du chagrin et ne veut pas vous le montrer.

— Merci. Vous ne pouvez pas savoir à quel point vous me faites du bien.

La patiente l'embrassa spontanément sur une joue. Émilie, qui était pourtant témoin chaque jour de souffrances et d'émotions de toutes sortes, fut submergée par la compassion.

— Voulez-vous que je demande à Mme Fielding de passer vous voir ?

— Vous savez ce que votre psy m'a dit, à sa dernière visite ? Que mon corps était un temple, et qu'il fallait que je

le remplisse de pensées positives pour qu'il guérisse. Vous croyez vraiment que ces niaiseries m'aident ?

— Excusez-moi.

— Ne vous excusez pas, Émilie.

C'était la première fois que sa patiente l'appelait par son prénom.

— Ça va peut-être vous surprendre, poursuivit-elle, mais ce matin, en me réveillant, j'ai regardé par la fenêtre de ma chambre. Je voyais les passants défiler sur le trottoir, la tête penchée pour se protéger du vent et de la neige, et je me suis dit que je ne voudrais pas échanger ma vie contre la leur. Pour rien au monde. Même malade. Même si mes jours sont comptés. Étrange, non ?

Il n'y avait plus de patiente ni d'infirmière dans la chambre blanche et anonyme de l'hôpital, seulement deux femmes qui partageaient un moment de grâce.

— Vous êtes quelqu'un de très bien, madame Grenier.

Émilie hésita, puis poursuivit.

— Je dois prendre congé pendant quelque temps. Je tenais à vous dire au revoir.

Mme Grenier s'inquiéta.

— Un congé ?

— Pour des raisons familiales.

Émilie prit la main de la femme dans la sienne. Ses doigts délicats étaient blancs comme de la craie et de fines veines bleues sillonnaient sa paume.

— Tout ira bien. Je vous le promets.

Après avoir fait une dernière tournée, Émilie se changea au vestiaire, salua ses collègues, puis attendit devant les ascenseurs. L'un d'eux était réservé aux employés. Il y avait un septième étage et demi, donnant sur une autre aile du vieil édifice. Émilie avait toujours trouvé ce septième étage et demi bizarre, comme s'il menait à un monde parallèle. *C'est cela, la leucémie*, pensa-t-elle. *Un entre-deux-étages, un monde parallèle.*

Une fois au rez-de-chaussée, Émilie parcourut un long corridor, dont les murs étaient tapissés de photos des directeurs de l'hôpital depuis sa fondation. Dehors, un vent glacial lui fouetta le visage. Des fumeurs en fauteuil roulant, branchés

à leur poteau, étaient agglutinés devant l'entrée. Un nuage de tabac créait un halo autour de leur misère. Émilie marcha vers sa voiture. Elle croisa un homme qui parlait fort en gesticulant, les lèvres collées à son cellulaire. « L'autobus est pas encore arrivé, je devrais être à la maison dans à peu près une demi-heure. » Elle lui envia sa banalité, son besoin de donner son emploi du temps, d'accorder de l'importance à ces petits riens dont la vie est parsemée, qui nous rendent aveugles à la douleur, à la peur. *J'ai si peur.*

Michel Perreault a quitté le Manitoba il y a quatorze ans, à la suite d'une tragédie qui a bouleversé à jamais une communauté paisible. Il a refait sa vie à Montréal sous une autre identité et croit avoir définitivement tourné la page sur son passé, mais tout bascule lorsqu'il découvre que sa femme et son fils ont disparu. Ne comprenant rien à ce départ soudain, Michel décide de retourner dans les Prairies, où il les soupçonne de se trouver. Sa quête déchirante à travers les paysages à la fois somptueux et arides de l'Ouest fera renaître les fantômes du passé, les secrets enfouis dans les consciences, comme les sédiments de la rivière Rouge.

**UNE HISTOIRE SUR LE POUVOIR DE LA RÉSILIENCE
ET LA FORCE DE LA RÉDEMPTION.**



Diplômée en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada, Suzanne Aubry a remporté un grand succès avec sa pièce La Nuit des p'tits couteaux, mise en nomination pour le Prix du Gouverneur général. Son premier roman, Le Fort intérieur, a été salué par la critique et mis en nomination pour le Grand Prix de la relève littéraire Archambault, 5^e édition. Les sept tomes de sa saga historique Fanette se sont vendus à plus de 95 000 exemplaires. Ma vie est entre tes mains est son neuvième roman.

